

Un tour de marché à Lausanne

Autor(en): **Frédy**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 32

PDF erstellt am: **16.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225371>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne



LES CHEVRIERS

Conte en patois gruyérien.

M le professeur Sensine a donné dernièrement dans le Conteur un article sur les Bucoliques de Virgile traduites en vers gruyériens, nous avons dit déjà combien à cet ouvrage nous préférons un petit conte signé Louis Bornet et que l'éditeur, J.-L. M., a joint à sa publication des six églogues de Pithon.

Nous reproduisons ci-dessous quelques lignes tirées du Journal d'Yverdon :

On est bien, cette fois, en pleine Gruyère. Plus de mythologie, dont les divinités se transposent malaisément des sommets de l'Olympe à ceux du Moléson ou de la Dent de Broc. Plus de Corydon, d'Amarylles et de trouble Alexis, plus de ces flûtes latines qui sonnent faux dans les pâturages d'Albeuve, d'Estavannens, de Montbovon : mais la corne des chevriers, Pierre d'Enney et Colas de Villars-sous-Mont, qui courtisent tous les deux

Près de Vellachemont ouna balla grahsiauja
Dzounéta, ragottinta...

(Près de Villars-sous-Mont une belle fille, jeune, appétissante).

Les deux gars sont bien du pays, comme les prouesses dont ils se vantent pour se faire valoir, et comme aussi les avantages que Gotton leur trouve à tous deux, si bien qu'elle ne sait où faire pencher la balance :

Porqu' tant tarlattà, porqu' tant fère attendre
I m'in fot prendre l'on, m'a ne chés pas qu'en prendre.
(Pourquoi tant hésiter, tant faire attendre ? Il m'en faut prendre un des deux, mais je ne sais lequel.)

Or, comme un soir ils sont tous les deux à se contrepointer ou, si l'on veut à « ché teri la chemocha », Colas se met à dénigrer le bouc de son rival, dont son bouc à lui, le motu Bigot, aurait vite raison. Et peu s'en faut qu'à propos de ces boucs les hommes n'en viennent aux coups. Mais Gotton les raisonne, leur démontre qu'au lieu de s'abîmer l'un l'autre il serait bien plus sage de mettre en présence leurs bêtes. Par le résultat de l'affaire, elle-même saura qui croire de Colas ou de Pierre :

Pàs plhe tà qu'è dèman, ou phlennet d'ès tzamos,
Nos arins iu qu'en paut de vothés chaunamôs.
Le djù n'in vôt la peïn' et chi que gagnèret,
Che la déguigné pàs, tinqe ma man, l'aret. ¹

(Pas plus que demain, au Plan des chamois, nous aurons vu lequel de vos sent-mauvais est le plus fort. Le jeu en vaut la peine : celui de vous qui gagnera, s'il ne la dédaigne pas, voilà main : il l'aura.)

Suit le récit de la rencontre, précédé de ces jolis vers dont la poésie rustique est si évocatrice :

Ou phlennet dou tzamo, vè le pid dou vani,
Achèteïn moujont chu le cu dou borni,
Gotton lh' attendèit dza. Dé blhantzès marguerités,
Dé galés pecojis, de frayés délicatès

¹ Pas plus que pour les « Bucoliques », nous ne pouvons indiquer ici la valeur phonétique où doivent s'exprimer des sons qui n'existent pas en français.

I garné chés bis peïs et chon blhan bavéri,
Pus ché miré d'in l'ivue et puth' adouc ché rit.

(Au Plan du Chamois, vers le pied du mont, assise rêveuse au bout du bassin de fontaine, Gotton attendait déjà. De blanches marguerites, d'aimables primevères, de fraises délicates, elle pare ses beaux cheveux, sa colerette blanche, puis se mire dans l'eau et rit à son image.)

Mais les boucs, qui arrivent avec leurs chevriers, font, eux, de tout autres grimaces :

Chés fant dis pouts jîès bleueux...

Et après s'être regardés de travers, avec ces poutés yeux injectés, les voilà qui entrent en danse, cependant que les spectateurs, tous trois intéressés à l'issue de la lutte, « chentonnent le batte-cau » — ont le cœur qui leur bat :

Lh-aret fallu lès veïre
Que n'oujvânt chollà d'èchpérance et dé pouère.
(Il eût fallu les voir, n'osant souffler d'espérance et de peur.)

C'est enfin le motu de Colas qui, tout étourdi, « tot intathornà », roule ou reboule sur l'herbe où Colas, jurant comme un chevrier, lui prodigue les consolations d'un bon gourdin d'épine.

Pierre, lui, tout en entonnant la louange de son champion, songe moins à le caresser qu'à prendre la main que, fidèle à sa promesse, Gotton lui abandonne ; Gotton qui bientôt, tandis qu'il conduira son troupeau sur les monts, restera dans les bas pour faire son « pitit meinà-dzo » et l'attendre en filant devant la soupe toute prête.

Quand verris fouma notha bouârna,
Quand déchindris vè le borni
La r'èrounâ dè ma couârna
Faret gurlà tot le vani.
Breinadé, bediètés,
Vothés chenalhètés,
Féd' on galé brit
Chautadé, tzèvetés,
Chautadés, tzèvris,
Quand Gotton vos rit.

(Quand, descendant vers la fontaine, je verrai fumer notre cheminée, le retentissement de ma corne va faire trembler tout le mont. Secouez, chèvres, sonnaillies, faites un joli carillon. Sautiez, chevrettes, sautez, chevreux, lorsque Gotton vous rit.)

Ce conte, qui n'a guère plus d'une centaine de vers, est une réussite. Tout y est naturel, vivant, sans fausse note. Tour à tour malicieux, gracieux, énergique, le ton s'adapte exactement aux mouvements divers du récit, jusqu'à la triomphante « r'èrounâ » de la corne de Pierre, aux accents de laquelle tremble tout le vanil.

Parmi nos amis les Dzodzets, pour lesquels le patois n'est point langue morte, verra-t-on pas surgir des émules de Louis Bornet pour reprendre une veine qui n'est pas épuisée ? Ils trouveraient encore des Vaudois pour les applaudir. Et si les journaux de Paris — on a parlé des Chevriers jusque dans le Journal des Débats — ont critiqué jadis la prétention de rien faire de bon en patois, nous revendiquerons pour les Gruyériens le même droit qu'on s'accorde aujourd'hui à reconnaître aux Provençaux. Ed. Vautier.

Exigences. — Le patron (au candidat à un poste d'employé). — Mais, mon ami, il me semble que vous demandez beaucoup pour quelqu'un qui, de son propre aveu, n'a aucune expérience de l'emploi qu'il sollicite ?

Le candidat. — C'est justement pour ça, monsieur. Car le travail est beaucoup plus difficile et plus pénible quand on n'y connaît rien !

A COUP DE PÉDALES

A cause des taons, avides de sang, et du soleil caniculaire, on part le soir, après souper, par une nuit claire et pleine lune. Du bout du doigt, on a suivi sur la carte, le double trait sinueux de la route : Savigny, Oron, Chesalles, Vaulruz, Bulle, Château-d'Oex et Rougemont ! Quatre-vingts kilomètres... et toute la nuit devant soi !

Tout de suite, la route nous courbe sur le guidon et l'on va, l'œil sur la roue, à longs déhanchements, le torse ployé à gauche, à droite et sans trop regarder l'asphalte luisant qui coupe la roche blanche.

...Puis, c'est la première descente sur Savigny ; très vite le vent évapore la sueur, il fait bon sentir flotter sa chemise ! Les jantes, sur les cailloux, sonnent comme des diapasons... et la campagne s'ouvre et se referme derrière soi dans un bruissement de feuilles, on glisse longuement, sans efforts, dans l'air qui chantonne... Au loin, la chouette lance son cri angoissé. Les carrés de blé jaune exhalent ce fumet de paille et de froment sec et chaque fois qu'on passe devant le bloc sombre d'une ferme, le parfum acre du regain vous pénètre jusqu'au sang. On devine l'étable à son odeur chaude de fumier et de lait, au cliquetis bref d'une chaîne... et toujours présent, le crissement léger des pneus sur le sable fin.

La route, comme une très longue chevillière, se dévide, se déploie, large et plate, bordée de haies basses. Les pâturages à l'herbe rasée, scintillent doucement. Les bêtes, immobiles, paissent lentement et ne relèvent pas la tête à votre arrivée.

...Sonnaillies intermittentes, là-bas, dans le gouffre noir d'un vaillonement, bouquets d'arbustes à silhouette de fantômes décharnés, argent des sapins inondés de lune, haleine chaude du vent, brusquement glacé à l'approche d'un ruisseau... beau pays de Gruyères qu'on aimerait voir longtemps, savourer entièrement.

Ah ! pouvoir se mêler aux Elfes et... danser sur la plaine !

Et parce que les muscles vous brûlent un peu, on s'allonge au bord de la route, sur le gazon élastique et tiède. Le bras replié sous la tête, face au ciel clouré d'étoiles, on se livre, tout entier, à la nuit lumineuse et caressante...

Benj. Guex.

UN TOUR DE MARCHE A LAUSANNE

LAUSANNE a toujours été la ville sympathique par excellence, non seulement pour ceux qui ont le privilège d'y habiter à demeure, mais également pour ceux qui n'y font qu'un séjour plus ou moins long.

On l'aime pour sa situation merveilleuse, d'abord, puis pour son climat agréable, sa population accueillante, ses institutions d'éducation réputées et pour une quantité d'autres motifs encore. Il y a bien un peu trop de rues à forte pente, trop d'escaliers qui ne finissent pas, mais il suffit de savoir s'arranger, pour ne les prendre qu'à la descente, comme Jean-Louis, quand il vient à la capitale.

Une curiosité de Lausanne, c'est son marché bi-hebdomadaire, mercredi et samedi. Pour les

Lausannois, c'est une chose toute naturelle, mais pour l'étranger en séjour, c'est un spectacle des plus pittoresques. Au lieu d'être concentré dans des halles, comme dans les grandes villes, le marché de Lausanne se tient dans une enfilade de rues, places et placettes, comprenant à peu près le centre de la ville.

Dès six à sept heures du matin, les maraîchers, les cultivateurs des environs, les marchands forains et bricoleurs de tous genres sont venus s'installer sur le pavé même, aux places marquées, le long des trottoirs, ou alors sur des étalages mobiles. Chaque genre de marchandise a sa rue, sa place pour ainsi dire attitrée et la ménagère sait d'avance où elle trouvera tel ou tel produit. C'est ainsi que les fruits du Midi sont parqués le long de la rue Centrale, place Pépinet et bas du Grand St-Jean, tandis que tous les légumes que le sol produit sont étalés dans des paniers, depuis la rue de Bourg jusqu'à la Riponne et à la rue Neuve, en passant par les rues de Saint-François, du Pont, la Madeleine, rue et place Pépinet, la Louve et Grand Saint-Jean.

Sur la Riponne, tout ce qui peut satisfaire les estomacs affamés et réjouir les fins becs se trouve réuni sur les bancs des charcutiers, bouchers, marchands de fromages et de tomates savoureuses, sans oublier la volaille et les tripes. En un mot, tout ce qui contribue à volatiliser les pièces de cent sous dans le porte-monnaie de la ménagère. Le dessert et la friandise vous tentent au haut de la Madeleine, sous forme de « taillé » aux greubons, de tranches de gâteaux, de salées au fromage, de pain levé, etc. Les petits fruits des bois, les champignons et la précieuse morille sont placés sous le contrôle vigilant d'un agent-spécialiste, au bas du Chemin-Neuf.

Les grosses provisions de pommes de terre, de pommes et autres fruits, de choux, etc., sont amenées sur des chars, par les paysans et c'est là que s'approvisionnent les hôtels, pensions et grands restaurants. C'est sur la Riponne également que se trouvent les étagères ambulants qui offrent, dans un mélange pittoresque, tout ce dont la ménagère peut avoir besoin, dans la mercerie, bonneterie, chaussures, toilerie, tissus, rubans et dentelles, poterie hétéroclite, ustensiles de ménage, etc.

N'oublions pas le paradis du bouquiniste, installé sur trois rangées de bancs, au bas des escaliers de l'Université. Il n'y a pas d'endroit plus propice pour un flâneur, de faire des études de physiognomie, en observant tout ce petit monde qui fouine, feuillette et remue, ce dépotoir de tant de littérature, bonne, médiocre ou franchement mauvaise. Ce vieux monsieur à lunettes et barbe blanche retourne patiemment, volume après volume, ces piles de bouquins, jusqu'à ce qu'il ait trouvé l'exemplaire rare qu'il cherche depuis des mois et qu'il sera heureux de payer dix sous au vendeur indifférent. Et les étudiants à bourse plutôt plate qui espèrent dénicher dans ce fouilli un exemplaire d'un auteur classique dont ils ont besoin pour leurs études ! Cet adolescent qui, sans en avoir l'air, cherche dans les éditions à bon marché une histoire d'amours exotiques qu'il dévorera en cachette ! Et l'écoulier qui, avec deux sous, espère trouver des récits émouvants de Gustave Aymard dont il rêvera pendant les heures d'école !

La Riponne, un jour de marché, c'est le bric-à-brac, le coin des « occasions uniques », le « Marché aux puces » à l'instar de Paris. Il est rare que l'on y ait passé sans avoir trouvé « presque pour rien » quelque chose, ne serait-ce qu'une paire de boutons de manchettes ou un chapeau de paille défraîchi pour le jardin.

Tout en parcourant le marché, le long des rues et places, que d'occasions, pour un observateur qui a du temps à perdre, de glâner, ci et là, des bribes de conversations ou d'écouter les boniments des vendeurs !

— Eh, bonjour, Madame Blanc ! Il y a une éternité qu'on ne s'est pas vu. Avez-vous déménagé, maintenant ? Nous, on a pris un appartement moderne, avec tout le confort, dévaloir, etc.

Avec ces propriétaires qui ne veulent pas faire la moindre réparation ! Et votre cadette qui a communiqué à Pâques, vous l'avez envoyée en Suisse allemande ou quoi ?

— Quelle horreur ! Déjà 11 heures et nous qu'on reste là à « batoiller » ! Au revoir, Madame Blanc ! Au revoir, Madame Regamey. Bien des choses chez vous !

Ici, une « Dame » — ne pas confondre avec « ménagère » — marchande un chou.

— Combien ?

— C'est vingt-cinq, ma bonne dame. Voyez, il est dur et ferme ; il rendra bien.

— Vingt-cinq ? Ne vous gênez pas ! Un légume qui pousse tout seul ! Je vous en donne quinze.

La marchande, pour ne pas le ramener à la maison :

— Va pour quinze ! en pensant en elle-même : quelle vieille chhipie !

Sur la Palud, un bonhomme, l'air d'un retraité :

— Combien les œufs ?

— C'est 1 fr. 30, monsieur. Mais, c'est tout frais pondu de ce matin, vous savez !

— Ils sont bien petits, pour 1 fr. 30. Je veux bien les payer ce prix, mais je veux les choisir. Avez-vous des poules noires ?

— Oui, on en a, mais comment voulez-vous les reconnaître, vos œufs de poules noires ?

— Ne vous en faites pas, madame ; je les connais et c'est pour cela que je veux les choisir moi-même.

Après avoir fait son choix, pendant que la vendeuse causait à sa voisine, notre bonhomme paie et emporte ses œufs. Mais la bonne femme, après le départ de cet acheteur, constate qu'il a choisi les plus gros, tout bonnement.

— Quel charrette de gaillard ! Qu'il y revienne seulement, avec son truc de poules noires. Il sera bien reçu !

Frédry.

Travail. — Le locataire. — Monsieur, je suis au regret, car il n'est pas dans mon habitude de me plaindre des voisins. Mais, réellement, ceux du dessus sont intolérables. Hier, jusqu'à deux heures du matin, ils n'ont pas arrêté de sauter, de piétiner et de remuer des choses lourdes sur le parquet.

Le propriétaire. — Et, naturellement, vous n'avez pas pu dormir ?

Le locataire. — C'est-à-dire que je travaillais et qu'ils m'ont dérangé dans mon travail.

Le propriétaire. — Diable ! Et que faisiez-vous ?

Le locataire. — Comme chaque soir, monsieur, des exercices sur mon saxophone...

UN INGRAT

V OILA un homme qui a de l'aplomb ! murmura Serviet en lisant la carte que lui tendait lui tendait le garçon de bureau. Vous êtes sûr, continua-t-il, que c'est à moi qu'il désire parler ?

— Oui, monsieur.

— A moi personnellement ? ou bien vient-il pour affaires concernant l'administration ?

— Pour affaires personnelles à monsieur, je le lui ai demandé.

— Voyons, c'est un homme de cinquante ans environ ?

— A peu près.

— Portant toute sa barbe ? Large d'épaules ?

— Oui.

— Et un binocle ?... c'est bien lui. Que diable peut-il bien me vouloir ? Introduisez-le.

Serviet, qui était à l'ordinaire d'une humeur nonchalante et paisible, et qui menait aujourd'hui la vie pacifique d'un employé dans une compagnie d'assurances, ne gardait de toute sa carrière qu'un mauvais souvenir. Quand un incident quelconque ou un hasard de mémoire lui rappelait le nom de Nicolas Rajon, ses mains se crispaient machinalement. C'était un agent d'affaires véreux, auquel il avait eu plusieurs fois recours pour des emprunts, à l'époque où il n'avait que des ressources précaires ; et ce Rajon l'avait poursuivi, traqué, avec un acharnement incroyable, sans même lui donner ces répit que les pires usuriers eux-mêmes accordent à leurs

clients. Le nom de Rajon était mêlé à tous les événements néfastes de la vie de Serviet : à une saisie de son mobilier, suivie d'une vente, à une brouille avec sa famille, à un mariage avantageux manqué au dernier moment. Nicolas Rajon, en toutes circonstances, ne s'était pas conduit seulement comme un créancier farouche, mais comme un ennemi impitoyable.

Et pendant que le garçon de bureau poussait la porte, Serviet songeait :

« Si je n'étais pas si sûr de ne plus rien lui devoir, je crois que j'aurais peur ! »

Nicolas Rajon se présenta d'un air timide, tournant son chapeau entre ses doigts et regardant de côté. Physiquement, il n'avait guère changé depuis sept ou huit ans que Serviet ne le fréquentait plus, mais il lui avait laissé, pourtant dans l'œil, une autre impression : celle d'un homme remuant sans cesse les bras et les jambes ; bavard, criard et agressif. Le Rajon, au contraire, qui était là, devant son bureau, se tenant presque avec humilité et cherchant par où commencer son discours, était un Rajon amorti et penaud, et d'une attitude tellement inoffensive que Serviet en ressentait une sorte de plaisir vague.

— Asseyez-vous donc, monsieur Rajon, dit-il poliment.

Rajon balbutia :

— Merci, monsieur Serviet, vous êtes bien aimable.

Et il se hasarda à demander :

— Cela va-t-il, les affaires, monsieur Serviet ?

— Et les vôtres, sont-elles toujours aussi brillantes que de mon temps ?

— Comment brillantes ? s'écria Rajon, mais vous ne savez donc pas ?... on ne vous l'a donc pas dit ?...

— Non. Quoi ?

— Mais, mon pauvre monsieur Serviet, j'ai été dévoré, positivement dévoré par mes créanciers... Mes affaires avaient fini par mal tourner... Mon cabinet a été vendu... il y a cinq ans de cela, et depuis cinq ans je vis je ne sais comme... Tout le monde m'est tombé dessus... j'avais encore quelques clients qui me devaient des sommes, mais c'est une fatalité... impossible de leur tirer un centime. Ah ! les gens qui payent deviennent rudement rares !

— Et les amis ? Vous n'aviez donc pas d'amis ?

— Vous me croirez si vous voulez, monsieur Serviet. J'ai été dur quelquefois, mais quelquefois aussi j'ai rendu des services à des personnes... Eh bien ! je peux m'adresser maintenant à ces personnes-là, elles me reçoivent comme un chien. Alors vous ne savez pas ce que je me suis dit ? Je me suis dit : Puisque les gens que tu as protégés te tournent le dos, essaie des autres. Ils n'ont peut-être pas de rancune. Et j'ai pensé à vous, monsieur Serviet.

Serviet se leva ébahi :

— A moi ? Pourquoi faire, monsieur Rajon ? Rajon baissa les yeux.

— Pour me prêter un louis, monsieur Serviet ou, cent sous, ma parole d'honneur je n'ai pas déjeuné ce matin.

Depuis les premières paroles de l'usurier, Serviet ne ressentait plus aucune trace de ces anciens ressentiments. A cette vue, il fut, sinon ému, du moins étonné ; mais, en mettant la main à la poche, il ne put s'empêcher de faire un peu de morale. D'ailleurs Rajon lui en fournissait l'occasion, sans se ménager.

— Je n'ai pas toujours été très convenable avec vous, monsieur Serviet, je ne me le dissimule pas ; allez. Je vous ai fait du tort... j'ai été dur.

— Vous rappelez-vous, Rajon, que vous m'avez fait saisir ?

— Hé ! oui !

— Et vendre mes meubles à l'encan sous la Grenette ?

Rajon soupira :

— En 18..., c'était le bon temps.

— Je ne parle pas, continua Serviet, de ce mariage que j'ai manqué par le fait de vos calomnies...